

Don Livre 273-175

LES
GLOIRES LITTÉRAIRES
DE
LA CREUSE

BIBL-DE
LIMOGES

DISCOURS PRONONCÉ
LE 31 JUILLET 1894
A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX
DU LYCÉE DE GUÉRET

PAR M. DAUSSET

AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

LIMOGES		
Entrée	avant 1940	expl
In	44030	✓
c		✗
Secr	Etude/Prouv	



GUÉRET
EN VENTE CHEZ H. CLER

Imprimeur-Éditeur

1894

LES

GLOIRES LITTÉRAIRES

DE LA CREUSE



MESDAMES,

MESSIEURS,

CHERS ÉLÈVES,

Chaque année, à pareil jour, un usage dont on a beaucoup médité, mais qui est immuable, tandis que les programmes changent et que l'esprit classique se renouvelle, impose, vous le savez, à un professeur, de retenir dans une classe supplémentaire les élèves impatients de connaître les récompenses qu'ils ont obtenues. La tâche de cet orateur fâcheux est ingrate, et, seule, votre charitable indulgence peut faire qu'il s'en acquitte au gré de tous. Je ne vous cacherai pas d'ailleurs que je compte un peu sur mon sujet pour pallier l'ennui inévitable de cet entretien. En vous parlant des gloires littéraires de votre pays, j'ai l'espoir que je ne manquerai pas d'éveiller en vous un sentiment de fierté légitime ; et pour ceux d'entre nous qui, sans être nés dans la Creuse, ont la bonne fortune d'y demeurer, le plaisir ne sera pas moins vif de voir revivre en des lieux qu'ils connaissent et qu'ils doivent

aimer, un grand nombre d'écrivains illustres ou honorables.

Mais, avant de commencer la revue assez longue que je vais faire avec vous, je suis pris d'un scrupule, ou plutôt je sens le besoin de vous ôter un doute : car vous pensez peut-être que le titre de mon discours est trop ambitieux.

Rassurez-vous, Messieurs. Si, parmi les noms que j'ai découverts, quelques-uns sont obscurs, ce n'est pas une raison pour les laisser dans l'ombre ; les gloires locales ne sont pas nécessairement des gloires nationales, et tel homme illustre dans sa province ou dans son village ne prend pas place de droit au milieu des célébrités de sa patrie ; mais dans son petit coin de terre, il n'en est pas moins digne d'être honoré. D'ailleurs, quand un département a produit Jules Sandeau et Alfred Assollant, quand des maîtres tels que George Sand sont venus s'inspirer de sa nature, ne mérite-t-il pas qu'on parle de ses gloires littéraires ? Et ce n'est pas seulement de notre temps que la Creuse figure dignement dans la littérature française ; je trouve à toutes les époques des écrivains pour la représenter : des périodes reculées du treizième siècle jusqu'à ce jour, une pléiade d'auteurs estimables, dont plusieurs même ont entre eux certains airs de parenté, s'est développée dans ce pays ; et loin de l'accuser de stérilité, je n'ai qu'une crainte, c'est d'être au-dessous de ma tâche, d'oublier quelques-uns de vos écrivains, et de parler des autres en termes indignes d'eux.

L'histoire littéraire de la Creuse commence au temps où la poésie provençale brillait de tout son éclat. Pendant près d'un siècle, Aubusson fut le rendez-vous des plus illustres jongleurs de l'Aquitaine. Les vicomtes Gui I^{er} et Rainaud VI, qui avaient eux-mêmes pour ancêtre un troubadour, Jean d'Aubusson, accordèrent une large protection aux lettres ; ils attiraient tous les poètes alors en renom, parmi lesquels il en est deux que la Creuse peut revendiquer, Gui d'Ussel et Gaucelm Faidit.

Noble, riche et honoré, traitant de pair avec les seigneurs qui ne le retenaient dans leurs cours qu'à force de présents, poète par vocation, vagabond par tempérament, et chanoine de l'abbaye de Moutier-Rozeille, Gui d'Ussel est bien le type du troubadour galant de cette heureuse époque. Séduit par les grâces de la vicomtesse Marguerite, femme de Rainaud, il s'établit à Aubusson, et dans ses vers

maniérés et précieux, marqués de plus de recherche que de passion, il célébra la beauté de la noble dame, jusqu'au jour où le légat du pape lui donna l'ordre cruel de renoncer à la poésie.

Gaucelm Faidit eut encore un plus triste sort. Il s'était fait troubadour après avoir perdu sa fortune au jeu ; les hasards de sa vie errante l'amènèrent d'Uzerches, sa ville natale, à Aubusson, où Marguerite, semblable à une souveraine, régnait au milieu de ses chevaliers et de ses poètes ; elle le distingua et lui ménagea si peu son estime que l'imprudent se crut aimé ; la plus ardente passion anima désormais ses vers. Mais le dédain dont l'accabla alors la hautaine dame changea son amour en haine ; il fit contre elle une satire aussi violente que ses chansons avaient été tendres : on a tout lieu de croire que l'infortuné, comme tant d'autres, paya de sa vie les intempérances de son cœur.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, ce qui se passait non loin d'ici au ^{xiii}^e siècle. Gardons-nous d'accuser cet âge de barbarie. Au contraire, la Creuse d'alors me semble fort civilisée ; je ne crois pas qu'on y ait jamais goûté plus librement les joies de l'esprit. Nous devons donc nous féliciter que ce pays ait pris une large part à la vie littéraire qui fut, au temps des troubadours, si féconde pour la poésie.

L'époque de transition qui nous mène à la Renaissance n'a rien produit de durable, et c'est à peine si, en cherchant bien, nous trouverions dans la Creuse quelques traces des mystères qu'on représentait alors à Limoges avec beaucoup de suite et de succès.

De même, si je n'étais forcé de répartir mon temps et le vôtre le plus équitablement possible entre vos différents écrivains, nous pourrions rechercher ensemble, en arrivant au ^{xvi}^e siècle, s'il est vrai que la fameuse Pléiade se réunit au château de Malval chez les seigneurs d'Abain ; mais j'ai hâte d'entrer sur un terrain plus solide.

Votre compatriote immédiat, Pardoux-Duprat, nous y convie ; vous savez, Messieurs, qu'il fut un des plus célèbres jurisconsultes de la fin du ^{xvi}^e siècle ; mais ce n'est pas en cette qualité qu'il arrête notre attention, et en parlant de lui, nous ne sortons pas du domaine de la poésie. En effet, dans les loisirs que lui laissaient ses études juridiques, il traduisait élégamment Virgile et les poètes grecs en vers français.

Comme on dut s'étonner de son temps qu'un aussi grave personnage s'occupât à ces jeux futiles, il se justifia en ces termes : « Qu'on ne soit pas surpris que je quitte la jurisprudence pour la poésie, puisqu'il y a un accord et une harmonie entre toutes les sciences. » Vérité profonde, Messieurs, qui devrait être la devise de tous les spécialistes des sciences abstraites, et dont l'expression éloquente fait le plus grand honneur à Pardoux-Duprat.

Parmi les juriconsultes éminents qui, à cette époque, illustrèrent la Marche, et Guéret en particulier, il en est un, Nicolas Callet, qui a fait des *Commentaires sur les Coutumes marchaises*. Je ne puis résister au désir de vous en citer un fragment.

Mesdames et Messieurs, soyez sans crainte, le morceau n'a rien de juridique ; c'est tout simplement un étonnant éloge de Guéret, qui, j'en suis sûr, vous ira droit au cœur :

« Guéret est la capitale de toutes les villes et bourgs de la province ; elle l'emporte non seulement par la fertilité de sa campagne, par la douceur de son climat, par l'agrément de ses charmantes fontaines, par la magnificence de ses maisons, par la propriété de forêts et de bois très étendus, mais encore par le mérite de ses citoyens, par l'éclat des honneurs dont ils sont depuis longtemps revêtus, et par une foule d'hommes et de jeunes gens doués d'un esprit fécond et cultivé par l'étude des belles-lettres. »

Voilà, Messieurs, ce que fut autrefois cette ville. Hâtons-nous de dire qu'elle n'a pas changé.

Nous arrivons au grand siècle de notre histoire littéraire. Quelle figure allons-nous faire, Messieurs, au milieu des gloires éclatantes dont la France s'honora sous Richelieu et Louis XIV ? Serons-nous seulement représentés dans cet admirable concours de génies ? Vous n'avez, je pense, aucun doute à cet égard.

Si même nous n'étions forcés de nous borner, nous rattacherions à la Creuse plusieurs écrivains illustres qui sont nés bien loin de ses bords : le fameux législateur dramatique du *xvii^e* siècle, l'abbé d'Aubignac, qui, sans l'abbaye voisine de St-Sébastien dont il eut le bénéfice, aurait toujours porté le nom obscur d'Hédelin ; Pellisson, l'auteur de l'*Histoire de l'Académie française*, abbé de Bénévent, qui, à l'encontre de la plupart des bénéficiers de l'ancien régime, visita son abbaye, et devint un bienfaiteur de la contrée en fondant un hôpital et une école gratuite ; une femme enfin, Marie de la Vergne, qui épousa

en 1655 le comte Motier de la Fayette, seigneur du château et du fief d'Hautefeuille en pleine Creuse, et qui devint si célèbre sous ce nom.

Messieurs, il me serait facile, en suivant le système de certains de vos historiographes qui font du Turc Zizim une illustration creusoise, de réclamer hautement et avec plus de raison Madame de la Fayette ; mais, quoi qu'il m'en coûte, je me contenterai de la saluer en passant ; aussi bien la princesse de Clèves et son tendre ami, le duc de Nemours, n'ont pas dû fréquenter beaucoup la commune de Saint-Merd-la-Breuille.

J'arrive donc aux écrivains du *xvii^e* siècle qui vous appartiennent en propre, et le premier que je vois, vous l'avez deviné, c'est Tristan l'Hermite.

Celui-là est bien un enfant de la Creuse, car il naquit au château de Soliers d'une famille noble très ancienne dans le pays. Sa vie est un long roman. Conduit tout enfant à la cour, à treize ans il tranche déjà du capitaine et du matamore, et tue un garde du corps en duel ; après un séjour forcé en Angleterre, il revient secrètement en France, et se fait recueillir à Loudun par un poète qui achevait de vivre ; à l'école de Scévole de Sainte-Marthe, qui le traite comme un fils, il prend le goût des vers, et bientôt, rentré en grâce auprès de Louis XIII, il donne sa fameuse pièce de *Mariamne*, qui balança presque le succès du *Cid*.

Tristan ne profita guère du bonheur d'un tel début, et mena toujours l'existence la plus frivole. Loin de se consacrer tout entier à la poésie, pour laquelle il semblait né, ses seuls jours de travail étaient ses jours de misère, et le jeu tenait dans sa vie plus de place que les vers. De nature libre et indépendante, mais correct et régulier par nécessité, il demeura étranger à toute discipline et ne connut d'autres règles que celles du besoin. Il a dit de lui-même :

Je suis presque au rang des brouillons
Qui gâtent les plus belles choses,
Qui se piquent aux aiguillons,
Et ne cueillent jamais de roses.

De ce jugement trop sévère, ne retenons, Messieurs, que la franchise. Tristan eut des qualités ; il fut très célèbre de son temps ; aujourd'hui on le considère comme un des représentants les plus curieux de la littérature personnelle qui précéda la grande époque classique ; vous

pouvez donc le compter parmi vos meilleures gloires littéraires.

Le nom de Quinault est inséparable de celui de Tristan l'Hermite ; et tout d'abord je vois dans les relations de ces deux poètes l'indication la plus sûre de l'origine marchoise de l'auteur d'*Armide* ; car vous n'ignorez pas, Messieurs, que deux villes se disputent l'honneur de sa naissance, Paris et..... Felletin. Il semble que dans cette lutte la commune de la Creuse devait infailliblement succomber ; mais elle a tenu bon, et la fontaine Quinault témoigne que ses efforts n'ont pas été vains.

Débarqué tout jeune à Paris, avec beaucoup d'espoir et peu de ressources, le fils du boulanger Quinault alla frapper à la porte de son compatriote qui le reçut à bras ouverts et l'éleva comme son propre enfant. Peut-être cet intérieur, où les mauvais jours n'étaient pas rares, ne fut pas sans influence sur les idées du jeune homme ; nous le voyons de bonne heure aussi sérieux et rangé, que Tristan était déréglé et imprévoyant. Ce caractère sagement pratique que Quinault conserva toujours me ferait croire encore qu'il n'est pas né loin d'ici.

Bien qu'il eût une vocation poétique très arrêtée, il voulut avant tout s'assurer le lendemain par une position libérale, et il se fit recevoir avocat au parlement ; ce titre lui permit de donner des consultations lucratives, de plaider avec succès pour Tristan qui, en retour, le fit son légataire universel, et enfin d'épouser une riche veuve. Qui de nous, Messieurs, pourrait dire que la carrière des lettres eût conduit Quinault à un tel résultat ? Cependant la fortune le suivit même au théâtre, et ses pièces lui rapportèrent toujours autant d'argent que de gloire ; il est vrai qu'il avait cinq filles, et l'idée d'être un jour obligé de les doter l'effrayait un peu.

Quoi ! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir.
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire !

s'écrie-t-il plaisamment.

Heureusement pour lui, il fit d'autres opéras plus agréables et plus productifs ; c'est même dans ce genre qu'il s'est rendu immortel. Quand on songe à ce que peuvent être, sans les beautés de la musique, les livrets dont s'inspirent aujourd'hui nos plus grands compositeurs, on regrette le temps où Quinault accommodait avec

un art si gracieux ses mesures et ses rimes aux cadences des mélodies de Lulli.

Vous savez, Messieurs, que dans des vers fameux, Boileau a essayé de rendre ridicule l'auteur d'*Astrate* ; mais la gloire de Quinault a résisté à l'ironie de la Satire ; il fut, dans l'expression des sentiments tendres, le rival de Racine lui-même ; la postérité l'a placé à côté des plus grands écrivains du xvii^e siècle.

Remarquez-vous, Messieurs, que jusqu'à présent nous ne trouvons sur notre chemin que des poètes ? C'est sans doute que ce climat développe singulièrement la faculté que certaines natures d'élite ont de donner aux choses une expression idéale, et de rendre dans un langage noble et harmonieux les moindres sentiments de l'âme.

Je voudrais cependant que le premier prosateur que je rencontre fût plus illustre. De son temps il connut la gloire ; mais le dédain qui s'est reporté sur son nom compense bien les éloges dont ses contemporains le comblèrent. La postérité, forcée de laisser à Antoine Varillas son titre d'historiographe de Louis XIV, qui fut authentique, lui a dénié celui d'historien ; malgré mon vif désir de le lui rendre, je suis forcé d'avouer qu'il manqua d'exactitude et aussi un peu de conscience. Mais ceux dont l'érudition ne court aucun risque de s'égarer, doivent lire les romans historiques de Varillas ; ils y trouveront toutes les grâces d'une imagination brillante, et ne manqueront pas d'être charmés par ce style élégant et orné qui, pendant plusieurs années, consacra sa réputation. Pour vous, Messieurs, vous avez d'autres raisons de rester fidèles à son souvenir ; il fut le fondateur du collège de Guéret ; c'est peut-être à Varillas que je dois l'honneur de vous entretenir aujourd'hui.

Passons rapidement sur le xviii^e siècle, quoiqu'il me fût facile de vous montrer alors plusieurs de vos compatriotes qui eurent un nom dans les lettres : Cartaud de la Vilate, esprit curieux et paradoxal, sceptique et railleur, qui prit avec beaucoup de verve le parti des Modernes contre les Anciens dans la fameuse querelle, et passa de son temps pour avoir beaucoup de génie ; un poète dramatique de Guéret, Rochon de Chabannes, auteur de comédies estimées qui furent jouées pendant longtemps sur la scène du Théâtre-Français, et dont quelques-unes figureraient toujours au répertoire, si elles étaient écrites avec autant de correction que de naturel ; François Dareau,

avocat et poète de valeur, et bien d'autres juriconsultes qui, semblables à Duprat, mêlaient alors à l'étude du droit la pratique de la poésie. Ne serait-ce pas là encore, Messieurs, un lot honorable, surtout à une époque où des génies tels que Voltaire et Rousseau éclipsent, on peut le dire, tous les écrivains ?

Jusqu'à présent, Messieurs, les auteurs que j'ai mentionnés appartenaient proprement à la Creuse, ou se rattachaient si bien à ce pays que je n'ai pas hésité à évoquer leur mémoire ; mais c'est en vain qu'on aurait cherché dans leurs œuvres le moindre souvenir des lieux qu'ils ont habités. L'amour de la terre natale est un sentiment moderne qui s'est développé pour la première fois chez des hommes las des plaisirs ou de l'épreuve, et avides de se rafraîchir à la source pure des impressions de leur enfance. De même, le sentiment de la nature, qui tient une si large place dans notre littérature depuis un siècle, était forcément étranger à des poètes comme Quinault, qui peuplaient les eaux de nymphes et ne voyaient dans les forêts que des faunes et des dryades. A l'époque où nous entrons, la physionomie de nos écrivains va changer, et pour peu qu'ils aient habité la Creuse, ils nous le diront ; certains même sembleront réunis en une seule famille par l'amour commun de ce beau pays, et la nature qui nous environne ne sera pas étrangère au développement de leur talent.

Prenons d'abord Jules Sandeau. Messieurs, je ne le suivrai pas à travers sa vie, qui s'écoula dans le calme d'une production littéraire régulière et périodique, au milieu des livres de la Bibliothèque Mazarine, dont il était le conservateur. Il s'est fait un nom illustre au théâtre ; Emile Augier l'eut pour collaborateur dans son chef d'œuvre, *le Gendre de M. Poirier*, et *Mademoiselle de la Seiglière* gardera longtemps à la Comédie-Française une place d'honneur. Quant à ses nombreux romans, si quelques-uns, comme *Madeleine*, ont encore de la grâce et de la fraîcheur, la plupart sont empreints des signes évidents de la vétusté. Il y peint presque uniformément ces nobles irréductibles qui rentraient en France après la Restauration et trouvaient souvent leurs domaines dans les mains de leurs anciens fermiers, acquéreurs légitimes des biens nationaux ; ces vieux émigrés plus confiants que jamais dans une royauté de nouveau mourante, forts de

leur droit illusoire, pleins de mépris pour la bourgeoisie laborieuse qui grandissait sur leurs ruines, et refusant de prendre contact avec elle, jusqu'au jour où les nécessités onéreuses de leur vie oisive les forçaient à se rallier.

Cependant, Messieurs, ce monde factice et démodé des Pénarvan et des Kérouare n'a pas entièrement absorbé Sandeau ; il a pu quitter les tristes châteaux de la Bretagne pour revenir quelquefois dans son pays. Très attaché à Aubusson, sa ville natale, il lui adresse quelque part cette invocation touchante :

« Chère petite ville ! rivière aux belles ondes ! côteaux de la Magdeleine ! ombrages de la Seiglière ! jardin à triple étage où j'ai joué tout enfant avec ma jeune sœur ! fenêtre où j'ai vu tant de fois ma vieille mère assise et travaillant ! Mon cœur s'émeut à ces souvenirs, éveillés, malgré moi, par le nom seul de la patrie perdue sans retour. »

Malgré son amour pour la Creuse, ne demandons pas à Jules Sandeau ces descriptions larges et puissantes qui rendent la nature avec ses couleurs, son mouvement, sa vie tout entière.

Dans *Catherine*, cette naïve idylle, nous sentons bien qu'il goûte autant qu'un autre le soleil pâissant des premiers jours de l'automne, qui voile sur les côteaux la teinte rouge des bruyères, et fait briller au loin la rivière, semblable à un ruban argenté ; mais il décrit imparfaitement ses impressions.

Retenons toutefois le sentiment très fort qui l'unissait à ce pays qu'a toujours habité son cœur ; comme la jeune malade du *Docteur Herbeau*, il a conservé la vision des collines de la Creuse et le parfum de ses genêts ; il me semble, Messieurs, que cela vous le fera aimer davantage.

Immortel dans la moitié de son nom, Sandeau nous mène naturellement à George Sand. Il était avocat, lorsqu'il fit la connaissance de la baronne Dudevant ; ils se prirent tous deux d'un bel amour pour les lettres, et allèrent ensemble chercher fortune à Paris où ils débutèrent par une œuvre commune, *Rose et Blanche*. C'est peut-être cette intimité éphémère qui fit garder à George Sand un souvenir ineffaçable de la Creuse.

Vous savez, Messieurs, combien elle fut enthousiaste de la nature ; elle a pour ses beautés une sorte d'admiration religieuse, et dans l'intimité des champs et des bois, elle se recueille comme une prêtresse antique ; je ne

crains pas de dire que votre pays l'a presque autant inspirée que le sien ; elle y a fait des séjours fréquents, et c'est à elle qu'il faut s'adresser pour avoir des vues exactes qui fixent à jamais la mobilité harmonieuse de ses aspects changeants.

A Boussac, dans ce château perché sur des rocs perpendiculaires, elle a rêvé et composé son roman de *Jeanne* ; vous avez tous présente à l'esprit la fameuse description de ce lieu sinistre et désolé, où se dressent, à moitié recouverts par de petites fleurs sauvages, les antiques autels des sacrifices humains, et que hantent encore les *fades* et les lavandières nocturnes, et l'apparition de Jeanne endormie dans les *Pierres Jomâtres*, si simple, si pure, si complètement aimable.

Ailleurs, dans *Laura*, par exemple, George Sand se plaît à reproduire la Creuse, les savantes ondulations de son cours, la variété de ses rives, tantôt bordées de rochers arides, tantôt couvertes de la plus fastueuse verdure.

Suivez-la, Messieurs, dans les promenades enchantées qu'elle fait autour de son village ; elle vous conduira aux bons endroits, vous fera admirer la Gargillesse, « ce bijou de torrent jeté dans des ravines », le village lui-même, ce nid de verdure merveilleusement abrité dans un pli de ravin, qu'elle se vante d'avoir découvert. Enfin, si vous supprimez le socialisme doctrinal et les rêves humanitaires bien surannés du *Péché de M. Antoine*, vous resterez en face d'une charmante idylle qui a pour cadre les ruines de Châteaubrun et la pompeuse solitude de Crozant. Après cela, Messieurs, jugez si ce n'est pas George Sand elle-même qui demande droit de cité parmi vous ?

Un nom est inséparable du souvenir de George Sand, surtout quand on parle de la Creuse : c'est celui de M. Maurice Rollinat, son filleul, qui a reçu de sa marraine, comme d'une fée d'autrefois, les dons les plus purs de la poésie ; mais ce qu'elle lui a surtout donné d'elle, c'est son ardent amour de la nature.

Le poète de *l'Abîme* et des *Névroses*, lassé par les luttes de la vie littéraire, s'est fixé depuis longtemps parmi vous ; et, dans sa petite maison rustique de Freselines, qu'il appelle le palais du pauvre, à demi cachée sous la verdure et sous les roses, il a trouvé la paix fécondante de la solitude ; son inspiration s'est renouvelée

depuis qu'il s'entretient librement avec la nature ; il traduit ses voix dans une langue poétique où se révèle une extrême finesse de sensation, et son dernier livre n'aurait pas pu naître ailleurs que sur les bords de la Creuse.

Il s'en faut de peu qu'Alfred Assollant, auquel j'arrive, ait été un grand écrivain ; il eut à la fois, ce qui est rare, de l'érudition et de l'esprit. Mais il ignora toujours l'art d'être heureux. Son caractère aigri lui faisait voir partout des ennemis et des obstacles ; aussi sa vie fut-elle une suite ininterrompue de déboires.

Il entra dans l'Université avec des idées d'indépendance trop opposées au système d'autorité soupçonneuse et malveillante qui, s'il faut l'en croire, y régnait alors. Quand il fit ses débuts, aux environs de 1850, il alla demander à l'un de ses anciens maîtres quelques conseils, et voici le langage qu'il lui prête :

« Mon cher ami, si vous n'êtes pas patient comme l'âne, docile comme le chameau, doux comme le mouton, prudent comme le serpent, couvert comme la tortue d'un bouclier d'écaille, stoïcien comme Epictète, indifférent à la pauvreté comme Diogène, sage comme Platon, pieux comme saint Augustin, robuste des poumons comme saint Christophe, ami des évêques comme Constantin le Grand, soumis à la discipline comme un soldat russe au knout, et savant comme Pic de la Mirandole, vous ne ferez jamais votre chemin dans l'Université, et peut-être n'y resterez-vous pas six mois. »

Laissons à Assollant ou à son professeur l'entière responsabilité de ces critiques certainement outrées ; elles ne nous touchent plus aujourd'hui : nous sommes protégés au contraire par un esprit supérieur de large tolérance qui, loin de provoquer les écarts du langage et l'incorrection de la tenue, ne peut que favoriser la régularité de la conduite et soutenir la dignité de la vie.

Inutile de vous dire, Messieurs, qu'Assollant, avec ses opinions libérales et son système d'instruction où il traitait les jeunes gens en hommes, et leur enseignait avant tout des idées, réalisa bien vite la prédiction de son maître.

Il essaya plus tard de faire de la politique, et il faut regretter qu'Aubusson n'ait pas envoyé à l'Assemblée Nationale cet homme qui n'a jamais craint ni flatté personne, et dont la vie fut consacrée tout entière à la défense de la liberté.

Dans ses productions littéraires, Assollant apporta la même fougue, la même impatience du joug ; travailleur infatigable, il écrivait au hasard de son inspiration et de ses besoins. Il vaut mieux que ses œuvres, parce qu'il avait une très haute valeur, mais ses œuvres sont intéressantes et populaires. Qui de nous n'a été l'ami du capitaine Corcoran et de sa fidèle tigresse ?

Quant à son pays, il n'a eu garde de l'oublier : sans parler d'*Hyacinthe*, que je vous conseille de lire, si vous aimez ou si vous n'aimez pas Aubusson, qu'il me suffise de vous rappeler ces récits de la vieille France, où un enfant de la Creuse joue un si grand rôle.

Vous connaissez tous l'histoire de la famille Buchamor, de la commune de Néoux. Rien n'est plus simple et à la fois plus sublime que la vie du frère aîné, François Buchamor ; il suit avec une candeur d'enfant et un courage de héros toutes les guerres de l'Empire ; ne sachant pas lire, il n'aura jamais de galons, tandis que ses deux frères, Jean et Toinet, deviendront l'un général, l'autre colonel ; mais, dans la pureté de son patriotisme, jamais une plainte ne lui échappera.

Je me suis laissé raconter qu'un paysan à qui on montrait un jour à Guéret Alfred Assollant, lui sauta au cou sans préambule, et l'embrassa sur les deux joues en souvenir de François Buchamor. Cette touchante accolade montre mieux que tout ce que je pourrais vous dire encore, que l'illustre écrivain est bien un enfant de la Creuse.

A ce point de mon discours, Messieurs, je sens que mon sujet me déborde, et je suis forcé de vous nommer simplement quelques-uns des auteurs que je vois en nombre autour de moi : le marquis de Rochefort-Luçay, né à Evaux à la fin du siècle dernier, qui fut vers 1830 l'un de nos plus célèbres vaudevillistes sous le nom d'Edmond Rochefort ; le publiciste Lourdoux, directeur des Beaux-Arts sous la Restauration ; un avocat d'Aubusson, Alfred Rousseau, qui a fait un recueil de poésies très gracieuses dont toutes les jeunes filles connaissent au moins un vers :

Quand j'aurai mes quinze ans, je ne pourrai plus rire.

le fameux magistrat Jupile-Larombière, de Saint-Vaury, poète distingué comme tous les jurisconsultes de la Creuse, qui traduisit en vers énergiques le poème de Lucrèce, et fut membre de l'Institut ; de savants profes-

seurs, Courtaud-Diverneresse, dont le buste est à Felletin ; Dosson, enlevé prématurément à des études littéraires qui l'auraient illustré ; et, parmi les étrangers qui ont trouvé dans la Creuse une seconde patrie, le grand économiste et socialiste Pierre Leroux, le journaliste de génie Emile de Girardin, le poète Henri de Latouche, l'historien André Lefauvre, Mélanie Bourotte, cette aimable femme qui eut quelque célébrité sous l'Empire, et dont tout habitant de Guéret doit connaître les poésies. J'en passe... et des meilleurs.

Voilà, Messieurs, une longue liste. Forcé de glisser trop rapidement sur des œuvres dont je voudrais parler encore, je quitte à regret les écrivains de la Creuse. Mais en groupant, mieux que je n'ai su le faire, les hommes qui dans un domaine étroit illustrent leur département, on donnerait à la vie de province plus de mouvement et d'intensité ; chaque ville deviendrait un rouage plus actif dans l'organisation de l'existence nationale, et les plus obscurs, ceux dont le nom ne serait peut-être jamais sorti de leur village, contribueraient néanmoins, pour leur faible part, à la gloire de la patrie.

Quant à vous, chers élèves, quel enseignement et quelle promesse devez-vous tirer de ce long discours ? Je dois vous le dire en terminant.

Le pays dont vous êtes sortis et où vous faites votre éducation, est méconnu. Bien que la Creuse soit au centre de la France, on la regarde en général comme un coin perdu, et ceux qui voyagent pour leur plaisir la négligent ; c'est pourtant une terre féconde où il faut vous féliciter de vivre ; les nombreux écrivains qu'elle a produits montrent qu'on y peut naître avec les facultés les plus remarquables, et que jamais ciel ne fut plus favorable que le vôtre au développement normal de tous les talents.

La nature, en effet, est ici dans un parfait accord avec les dispositions les plus variées de l'esprit et du cœur ; loin d'avoir un caractère uniforme, elle présente une réduction des beautés de tous les pays. Ne lui demandez pas ces spectacles grandioses où l'homme est accablé par les proportions des objets qu'il contemple ; mais la vue se repose sur des tableaux à la fois coquets et majestueux qu'une main habile semble avoir apprêtés pour satisfaire tous les goûts, sans que le charme soit rompu par la moindre lassitude.

Vous avez de vraies montagnes ; mais le pied de l'homme les gravit aisément, et le regard n'a pas de peine à embrasser leurs perspectives fuyantes. On trouve dans vos rivières des chutes qui ressemblent à des torrents, sans en avoir le fracas sauvage, et sans donner le frisson de l'abîme.

Parfois les rives de la Creuse se dressent en des escarpements de rochers tristes et nus qui laissent une pénible impression d'abandon ; mais qu'on détourne seulement la tête, on apercevra tout auprès les courbes gracieuses d'une colline, et en allant un peu plus loin sur les bords de cette même rivière, on trouvera dans un coin délicieux un vieux moulin, un pont de bois, des arbres verts que reflète l'eau limpide.

Le ciel se colore de toutes les teintes et passe aisément d'un gris sombre à un bleu très clair, sans jamais se charger des brumes du Nord qui étouffent l'âme, ni s'embraser des clartés aveuglantes du soleil du Midi. Quel admirable pays, chers élèves !

N'avais-je pas raison de dire que cette nature, dans la succession des scènes qu'elle offre à nos yeux, s'est mise en harmonie avec tous nos sentiments ? La plus souple variété se montre dans ses décors changeants ; elle nous attire sans nous écraser ; pour la dominer et pour la comprendre, il ne faut aucun effort ; et cependant elle a une réelle puissance.

C'est dans ce cadre que s'est déployé le talent des hommes avec lesquels nous nous trouvions tout à l'heure. Semblables aux lieux qu'ils ont aimés, ils ne se sont pas élevés jusqu'à la grandeur qui étonne ; peu ont du génie ; mais ils se sont développés régulièrement, leur goût s'est dirigé vers les occupations de l'esprit, les plus pures de toutes, les plus fécondes en jouissances sans cesse renouvelées.

Pénétrez-vous de leur souvenir, chers élèves. Soyez fiers de penser que plus d'une province envierait à la Creuse ses gloires littéraires ; et, quelle que soit plus tard la carrière où la destinée vous engage, que les plaisirs de l'esprit vous demeurent toujours chers. Si, par l'exemple de vos écrivains, je puis vous avoir donné seulement le désir de suivre leurs traces, je croirai avoir fait plus aujourd'hui qu'un discours de distribution des prix.

DAUSSET,

Professeur de Rhétorique.

NOTES

Bibliographie

Ambroise Tardieu : *Grand Dictionnaire de la Haute-Marche (Département de la Creuse)*. 1894.

Pérathon : *Histoire d'Aubusson*.

Divers : *Récits de l'Histoire du Limousin*.

Louis Duval : *Esquisses Marchoises*.

Les dictionnaires spéciaux.

Je tiens à remercier ici, pour les précieux renseignements qu'ils m'ont fournis, M. Fernand Autorde, le savant et aimable archiviste départemental, et M. Hégésippe Cler, dont l'érudition et la bibliothèque m'ont été d'un grand secours.

PAGE 2

« ... Avaient pour ancêtre un troubadour... »

Jean d'Aubusson fut un troubadour du XIII^e siècle ; il passa la plus grande partie de sa vie auprès de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qu'il célébra dans ses poésies ; il fit une allégorie dialoguée sur les luttes de ce prince contre la ligue lombarde.

M. Pérathon, dans son *Histoire d'Aubusson*, cite encore un troubadour, Gérard de la Borne, qui était de la famille d'Aubusson, et de la commune de Blessac ; il prétend qu'il fut l'inventeur du sonnet, l'ami et l'inspirateur de Pétrarque ; ce n'est pas ici le lieu de combattre cette assertion.

Gui d'Ussel n'a laissé que vingt chansons. La déclaration suivante, qu'il adresse à Marguerite d'Aubusson, donnera peut-être une idée de son caractère :

« Je ferais bien des chansons plus souvent, mais cela m'ennuie de toujours dire que je pleure et soupire par amour, car tout le monde sait le dire également. Je voudrais dire des mots nouveaux, sur un air agréable, mais je ne trouve rien qui n'ait déjà été dit. De quelle manière vous prierai-je, douce amie ? Je dirai la même chose d'une autre façon, et ainsi ferai-je paraître mon chant nouveau. »

Cf. dans les *Récits de l'Histoire du Limousin*, l'article savant et documenté de M. Antoine Thomas, un Creusois, sur *la Littérature provençale et les Troubadours limousins*.

PAGE 3

« Pardoux-Duprat... »

On n'est pas sûr qu'il soit né à Guéret ; peut-être est-il d'Aubusson ; la question est controversée ; mais sa famille était originaire sans contredit de la capitale de la Creuse.

Il a fait des *Extraits de Virgile accommodés au vieux et au nouveau Testament*, et des *Vers sentencieux extraits des poètes grecs et fails français*.

PAGE 4

Nicolas Callet a publié en 1573 ses *Commentarii in leges Marchie municipales*.

Voici le texte du passage dont j'ai donné une traduction : « Ut autem Garactum est caput omnium urbium et oppidorum provinciae, ita illis, cum agri ubertate, cœli clementia, fontium amœnitate, tectorum magnificentia, silvarum saltuumque latissimorum dominio, tum hominum virtute et honoribus jam ab antiquo illustrium, togatorum et adolescentium ingenio fecundo et litteris exulto prœditorum copia, facile præcellit. »

PAGE 5

« Saint-Merd-la-Breuille... »

Les fiefs d'Hautefeuille et de la Breuille, dans le canton de la Courtine, semblent avoir été réunis par les seigneurs d'Hautefeuille vers le milieu du xvii^e siècle.

« Tristan l'Hermite... »

François Tristan l'Hermite (1601-1655).

Il a raconté les aventures romanesques de sa jeunesse dans un très curieux roman autobiographique, *Le page disgracié*.

Outre *Mariamne*, il fit plusieurs tragédies : *Penthée* (1637), *la Mort de Sénèque* (1645), etc., etc. Il a composé aussi des *Poésies galantes* et des *Vers héroïques*.

Son frère, Jean-Baptiste Tristan l'Hermite, fut un généalogiste distingué.

PAGE 6

« Le nom de Quinault... »

De son temps même, il y eut une polémique assez violente à propos de sa naissance; Furetière et l'abbé d'Olivet se montrèrent très acharnés; mais il s'agissait seulement de savoir s'il était ou non fils d'un boulanger. C'est là une question secondaire. Les doutes qui se sont élevés au sujet de son pays natal nous intéressent davantage. Ceux qui sont curieux de connaître les pièces du procès trouveront tous les renseignements nécessaires dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* d'Auguste Jal (1871), et surtout dans les *Esquisses Marchoises* de Louis Duval.

La première comédie de Quinault, *les Rivaux* (1653), fut donnée aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne sous le nom de Tristan, qui n'était pas homme à reculer devant une pareille supercherie. Dès que le tour fut dévoilé, les acteurs furieux refusèrent de remplir les conditions du traité fait avec l'auteur, et tout ce que Tristan put obtenir fut qu'on donnât à Quinault le neuvième de la recette; voilà l'origine des droits d'auteur.

PAGE 7

« Dans des vers fameux, Boileau... »

Ces vers sont connus de tous :

Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

Le célèbre parnassien, Théodore de Banville, a remarqué, dans son *Traité de la Poésie*, que la consonne d'appui manquait aux rimes de Boileau, et que ce n'est pas *Quinault*, mais *QuiFault* qu'il eût fallu. Au lieu de rendre ridicule un mauvais poète de plus, Boileau n'a donc réussi qu'à faire deux méchants vers. Quinault n'est-il pas assez vengé ? On sait d'ailleurs que ce sont ses tragédies et non ses opéras, composés plus tard, qui provoquèrent les attaques du satirique.

Un frère de Quinault, connu sous le nom de Quinault-Dufresne, fut un acteur célèbre de la Comédie-Française au XVIII^e siècle ; il créa les principaux rôles de plusieurs tragédies de Voltaire.

Sa sœur, Jeanne Quinault, se rendit également illustre à la Comédie-Française où elle joua pendant longtemps. Retirée du théâtre, elle réunit dans son salon une société choisie, composée de gens tels que Diderot, d'Alembert, J.-J. Rousseau, et connue sous le nom de *Société du bout du banc*.

« Laisser à A. Varillas son titre d'historiographe du roi... »

M. Autorde, archiviste de la Creuse, a découvert tout récemment le diplôme authentique décerné à Varillas ; c'est une pièce fort curieuse ; elle remonte à 1660 et est datée de Saint-Jean-de-Luz, où le jeune roi Louis XIV, qui la signa, se trouvait alors ; ce titre attribue à Varillas une pension de 3,600 livres.

Ses ouvrages historiques sont très nombreux, mais ils n'ont plus aucun crédit.

Varillas tenait beaucoup à la forme ; il déshérita un de ses neveux qui ne savait pas l'orthographe.

PAGE 8

« Quant à ses nombreux romans... »

Jules Sandeau ne s'est guère élevé au-dessus de l'honorable médiocrité qui convient à un romancier ordinaire de la *Revue des Deux-Mondes* ; mais il avait à un certain degré l'instinct du théâtre.

PAGE 9

« Sandeau nous mène naturellement à George Sand... »

De sa liaison romanesque avec Sandeau, Madame Dudevant garda le pseudonyme célèbre sous lequel elle est connue ; c'est d'ailleurs toute l'influence que l'auteur de *Sacs et Parchemins* semble avoir exercée sur celle qui fut son amie d'un jour.

PAGE 10

« Le socialisme doctrinal du *Péché de M. Antoine*... »

A cette époque, George Sand avait une admiration passionnée pour Pierre Leroux, qu'elle connut à Boussac.

PAGE 11

« Le langage qu'il lui prête... »

Le passage que je cite se trouve dans les *Mémoires de Gaston Phœbus*, roman autobiographique plein d'allusions transparentes à des personnages connus, dont l'action se passe en grande partie à Poitiers. Le *Courrier de la Creuse* l'a reproduit il y a deux ans.

PAGE 12

« Le marquis de Rochefort-Luçay... »

C'est le père du célèbre pamphlétaire Henri Rochefort, lui-même vaudevilliste fécond et distingué.

L. D.